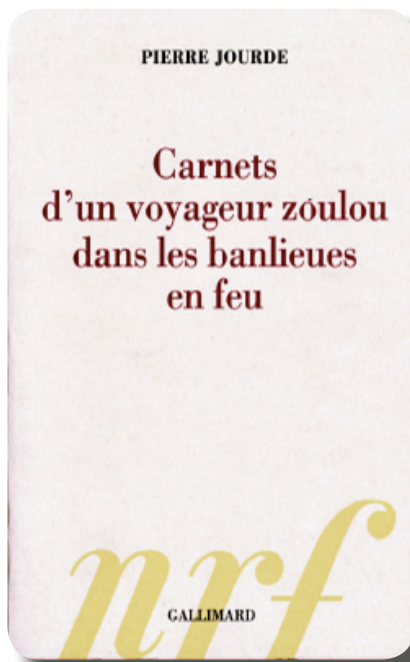


Présentation



Cet ouvrage a suscité un malentendu, qui tient sans doute aussi à ce qu'il entend dénoncer en partie : il y a des sujets, en France, sur lesquels il est impossible de rien dire si l'on sort des discours balisés d'une certaine bien-pensance. En gros, les jeunes gens issus de l'immigration, habitant les banlieues, sont des victimes du racisme, de l'exclusion, de la discrimination et de la pauvreté. Cela explique certains comportements délinquants, ainsi que les émeutes qui parfois agitent ces banlieues. Or, si ces facteurs doivent en effet être considérés comme déterminant une grande partie des problèmes rencontrés (et créés) par cette catégorie de la population française, ce type d'analyse n'est peut-être pas suffisant. Elle est mécaniste, verse parfois dans le misérabilisme, et occulte vraisemblablement une partie des causes du problème. Carnets d'un voyageur zoulou a deux objectifs : proposer une satire, une caricature du « jeune de

banlieue » qui ne doive rien aux représentations euphémisantes ou misérabilistes ; envisager d'autres racines possibles au défaut d'intégration de ces jeunes que les seules causes économique-sociales.

D'où ce livre est-il écrit, pour parler comme aux jolis temps des années soixante-dix ? Est-il politiquement situé ? Pour ceux qui sont plus prompts à dénoncer qu'à argumenter, l'affaire est claire, un tel point de vue illustre une pensée populiste-lepéniste, quelque part entre le café du commerce, le reportage de TF1 pour terroriser le bourgeois dans sa chaumière, et le congrès du Front national.

Curieusement, ce n'est pas tout à fait ça. L'auteur de ce livre a, autrefois, bénévolement, fait de l'alphabétisation pour des travailleurs immigrés maghrébins. Il a milité activement contre le racisme, à l'école, dans l'exercice de sa profession d'enseignant, dans des lieux publics, en tant que citoyen, etc. Il a des enfants métis, et il a fait condamner en justice, en 2007, des paysans du Cantal pour propos racistes à l'égard de ses enfants. Il serait assez difficile de lui faire la leçon sur ce point. Politiquement, son point de vue, qui est aussi celui de Carnets d'un voyageur zoulou, est républicain : il s'agit de défendre une république laïque, qui donne ses chances à tous les citoyens sans distinction d'origine, dans laquelle la religion est une affaire privée, où les diverses cultures puissent s'exprimer et vivre à condition qu'elles ne débouchent pas sur des replis communautaires.

L'auteur est né en banlieue, a vécu en banlieue (même si Créteil en 1980 n'avait rien à voir avec Montfermeil en 2005), a enseigné dans des banlieues difficiles (à Chelles, notamment, et à Creil). Il a complété cette expérience directe par la lecture des travaux d'un sociologue de référence, sur la criminalité et les banlieues, Sébastien Roche, ainsi que par des conversations avec le procureur du parquet de Seine-Saint-Denis. Il est aussi, tout simplement, un citoyen qui se tient informé, et qui

est sensible à certaines mutations de la société dans laquelle il vit. Il a vu par exemple une jeune femme, plutôt de gauche et antiraciste, métissée, se faire traiter de salope et inviter à porter le voile par des « jeunes des banlieues » parce qu'ils la croyaient arabe et qu'elle se refusait à leurs avances, tout en ne portant pas ce voile qui l'aurait signalée comme non draguable. Il a vu des voisins juifs émigrer en Israël, par lassitude d'un antisémitisme au quotidien qui ne devait rien à Maurras et pas mal à la mosquée. Il a entendu des collègues raconter le refus, par leurs élèves d'origine maghrébine, d'entendre parler de la Shoah. Il a entendu des musiciens qui étaient venus donner un concert gratuit dans une banlieue raconter comment ils se sont fait caillasser par des « jeunes », gratuitement aussi. Il en a conclu que, peut-être, il y avait problème, et que la situation économique était une explication nécessaire, mais pas suffisante. Il a voulu chercher une explication (partielle) dans la fabrication du garçon, et dans la fabrication d'une nouvelle aliénation, qui conjugue individualisme et matérialisme occidental, sentiment de rejet, identité blessée, incapacité à accepter la loi et la limite, incapacité à reconnaître l'existence de l'autre, schizophrénie du désir et de la haine de la femme, réduction de la loi et de l'identité aux lois implicites du groupe viril.

Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, la solidarité avec les immigrés, la lutte contre le racisme, le combat pour l'émancipation féminine, la liberté, l'égalité, la fraternité et les idéaux de progrès formaient un tout. Et puis les choses sont devenues plus compliquées. On a eu, à partir des années quatre-vingt dix, le sentiment d'une régression. L'antisémitisme et le négationnisme, que l'on imaginait confinés à quelques officines d'extrême droite, sont revenus, là où on ne les attendait pas, dans des populations issues de l'immigration. L'asservissement des femmes également. On a vu des jeunes gens d'origine africaine torturer à mort un jeune juif parce que les juifs sont censés avoir de l'argent. On a vu brûler vives des jeunes femmes qui ne se prêtaient pas au désir des jeunes mâles, ou qui étaient censées déshonorer leur famille par des mésalliances, des refus de mariages arrangés. On a vu, au cours des émeutes, des handicapées ou des jeunes femmes africaines griller dans des autobus incendiés. On a vu que les pompiers ou les médecins ne pouvaient plus secourir les malades et les accidentés dans certains quartiers. On a vu des groupuscules se réclamant de l'identité noire faire des descentes musclées dans des quartiers juifs. On a vu refuser que soit enseigné, à l'école, l'évolution des espèces. Que des jeunes filles fassent du sport en short ou aillent à la piscine avec les garçons. On a vu des étudiants qui manifestaient contre le travail précaire des jeunes se faire tabasser et traiter de sales blancs par ceux qui auraient pu se sentir solidaires de cette lutte. Bref, on a eu le sentiment parfois de revenir au XIXe siècle, et à une certaine forme de barbarie. Avec cette différence gênante que cette régression n'était plus le fait du pouvoir bourgeois et des forces réactionnaires, mais de ceux-là même avec qui et pour qui on voulait lutter. Certains n'ont pas pu, pas voulu admettre qu'une telle situation soit possible. Ils se sont refusé à penser cette rupture, et ont préféré fermer les yeux, ou traiter de lepénistes ceux qui s'efforçaient de la penser, et n'avaient pourtant rien de lepéniste.

Carnets d'un voyageur zoulou ne se veut ni une explication, ni représentation d'une intangible vérité. Il s'agit bien plutôt, et très concrètement, de placer nos représentations à l'envers, de les chambouler,

pour essayer ensuite de penser autrement cette rupture. Supposons donc une république africaine laïque, de culture musulmane, qui aurait des problèmes avec des jeunes gens issus de l'immigration belge de culture chrétienne... Outre que l'inversion peut s'avérer fertile en effets comiques, elle a pour vertu de faire voir les choses autrement. Le regard n'est plus voilé par l'habitude et le langage automatique qui endort nos représentations. Le résultat de l'inversion, contrairement à ce que l'on pense généralement, n'est pas édulcoré, mais plus violent que selon une représentation directe.

Même si le livre emprunte beaucoup à la réalité française et aux émeutes récurrentes qui ont lieu dans les banlieues, il ne se veut pas un calque précis de cette réalité. Il propose plutôt, sur le mode satirique, une sorte d'image-type d'une société en prise avec une délinquance qui se développe dans une population reléguée, issue de pays pauvres, et d'une culture différente de celle du pays d'accueil.

Il s'agit aussi de dénoncer une situation. Celle qui consiste à ne montrer que sous l'angle victimaire l'exercice d'une tyrannie quotidienne : tyrannie envers les femmes, et envers tous ceux qui n'acceptent pas la loi édictée par le groupe viril. Celle qui consiste à vouloir ne présenter que comme le résultat d'une exclusion venue de la société ce qui est aussi la cause de l'exclusion, l'incapacité à accepter toute forme de loi, par rupture à peu près complète de la chaîne éducative. Celle qui consiste à refuser de voir le développement de la violence, de plus en plus brutale, de la part d'individus de plus en plus jeunes. Les véritables victimes, ce sont les femmes, ce sont aussi tous les citoyens, généralement modestes, qui vivent en banlieue, qui souhaitent travailler et vivre dans un environnement correct. Il y a des luttes à mener contre l'injustice sociale, mais ce ne sont pas les actes crapuleux de gens imposant au quotidien la loi des bandes qui mènent ces luttes-là, bien au contraire. La voyoucratie de quartier n'est pas seulement la victime, mais aussi la complice objective de la voyoucratie d'état et de banque. Si leurs moyens diffèrent, leurs valeurs sont les mêmes, et leurs idéaux sont apparentés.

Les Carnets ne cherchent nullement à jeter l'opprobre sur les populations immigrées, sur telle religion ou telle catégorie sociale, mais à rendre sensible un problème réel. Comme l'atteste le passage suivant, pris au début du livre, c'est surtout le refus d'envisager la complexité du problème qui est visé :

A supposer que jeune désigne le jeune banlieusard d'origine belge, cela veut-il dire que tous ces jeunes seraient des délinquants ? Certainement pas : la grande majorité de ces jeunes ne pose pas de problème en Nubie. S'agit-il seulement d'une minorité de purs voyous ? Pas exactement non plus.

La délinquance des jeunes est quelque chose de beaucoup plus diffus, qui bien souvent ne relève même pas de la délinquance à proprement parler. Entre les plus nombreux, qui travaillent et veulent réussir, et la minorité qui a versé dans le banditisme, s'étend une zone mouvante, aux contours incertains. Elle comprend des individus qui ont entre douze et vingt ans. Ils commettent, de manière sporadique, de petites nuisances ou de petits délits : depuis le bruit tard le soir jusqu'au vol dans les supermarchés et aux incendies de voitures, en passant par les dégradations dans les immeubles,

l'agitation et les bagarres dans les écoles, les insultes, les petits larcins occasionnels, les comportements agressifs. Ils expriment ainsi un juste mécontentement contre la société. Malheureusement, ce sont principalement ces nuisances qui rendent la vie difficile aux habitants des banlieues de Nubie. Elles entretiennent un sentiment d'insécurité permanent, et aussi une humiliation. Des adultes et des travailleurs ont le sentiment de vivre dans la soumission à des enfants. Ils font preuve ainsi d'une regrettable incompréhension envers les jeunes. Il est vrai que ces gens appartiennent le plus souvent aux classes les plus modestes, à qui on ne peut pas demander d'être aussi ouverts que les Nubiens d'élite.

Lorsqu'on parle des jeunes en Nubie, on ne sait jamais très bien si on évoque les voyous endurcis ou les enfants livrés à eux-mêmes. De sorte qu'on peut indifféremment, avec le mot jeunes, sembler désigner toute une génération à l'opprobre en l'identifiant à un ramassis de bandits, ou excuser quelques canailles en les confondant avec une masse d'adolescents aux comportements très divers.

Ce refus, le cramponnage sur une doxa purement idéologique, la bien-pensance poussée jusqu'à l'absurde, l'auteur a pu à plusieurs reprises en prendre la mesure, notamment lors d'une émission de télévision. Pierre Jourde expliquait que, enseignant dans un lycée de Creil, il entendait souvent, en BTS chaudronnerie, dans la bouche de ses élèves « français de souche », l'expression d'un franc rejet envers les élèves d'origine arabe. Bref, ils n'aimaient pas les « arabes », considérés comme voleurs et agressifs. Au lieu de s'en tenir à leur faire la leçon, ou à les traiter de racistes, il a décidé d'inviter dans cette classe un élève d'origine arabe, intelligent, cultivé, pour leur expliquer ce que c'était que d'être un jeune arabe, à Creil. Ils l'ont écouté, et ont admis qu'il était convaincant. On aurait pu considérer que la lutte quotidienne contre le racisme, c'était aussi cela. Pas du tout. Sur le plateau était présent un ex-conseiller de Lionel Jospin, qui est intervenu pour dire qu'il trouvait inadmissible d'entendre un professeur prononcer à plusieurs reprises le mot « arabe » dans sa classe. Du racisme ordinaire, quoi. En d'autres termes, si le problème des petits racistes ordinaires prend le nom « arabe », il ne faut pas nommer ce problème pour le traiter. En d'autres termes, un citoyen français d'origine arabe n'est pas arabe, quand bien même ce mot signifierait pour lui des racines, une culture. En d'autres termes, on réclame le métissage, mais on ne veut pas nommer ce que l'on métisse.

Par la suite, lorsqu'il s'est agi de la cruauté déployée par certains des émeutiers, les écoles et les bus calcinés, une jeune femme noire brûlée, actes que l'on peut, à tort ou à raison, estimer significative d'une perte totale du sens de l'autre, quelles qu'en soient les causes, une cinéaste présente sur le plateau a déclaré qu'« il y avait des Dutroux partout », c'est-à-dire que ce type de violences répétitives, mimétiques, n'était selon elle qu'une exception. Hors antenne, un jeune rappeur a nié qu'il y ait le moindre problème pour les femmes dans les banlieues. De sorte qu'on se demande bien pourquoi existe un mouvement tel que « Ni putes ni soumises ». C'est contre ce genre de déni, qui ne sert qu'à aggraver les problèmes, qu'a été écrit Carnets d'un voyageur zoulou.

Commentaires extraits de Amazon.fr

★★★★★ - 4 décembre 2007 - *La vérité et la satire* - par Alain De Castro

A la fin de chaque page on se dit «mon dieu, qu'est-ce que c'est vrai». Une pure merveille d'esprit et de bon sens.

★★★★★ - 9 octobre 2007 - *Jubilatoire !* - par DAVID Benjamin

Les réactions indignées que je lis ici sont bien la preuve que ce petit livre est extrêmement juste et bien vu. Ces gauchards, qui haïssent la France et sa civilisation, n'ont décidément pas d'humour... Dans les années soixante, on s'amusait à choquer le bourgeois, aujourd'hui, c'est choquer le gauchiste qui est rigolo. Rien de plus facile: il suffit, pour cela, de tenir des paroles de bon sens, c'est-à-dire affranchies du prêt-à-penser, du politiquement correct, de la pensée unique et formatée - celle de la télévision. C'est ce que fait ici Pierre Jourde de la façon la plus brillante. Ses analyses sur la terminologie politico-médiatique («les jeunes»...), sur les faits d'actualité (les émeutes), sur le rapport des «jeunes» à la sexualité... sont tout simplement lumineux. Le tout présenté dans un humour décapant et jubilatoire qui, certes, ne peut manquer de faire grincer quelques dents chez les bien-pensants de tous poils et dans les ligues de vertu antiracistes!

★★★☆☆ - 23 mai 2007 - *Le pire livre que j'ai lu... si si !* - par client

Je l'ai lu car c'est l'auteur de «La Littérature sans estomac». - Dès les 1ères pages j'ai senti la perte de temps. Y a pas besoin d'un livre pour

ça, n'importe quel facho alcoolique doit tenir ce discours.

★★★★★ - 19 avril 2007 - *Gulliver dans les banlieues qui flambent* - par Raspoutine

La bienpensance a sclérosé tout esprit critique, elle nous a inféodés à un discours unique et convenu, un cénacle sociologico-médiatique nous impose un identique prêt-à-penser. C'est

sur ce constat que s'appuie le brûlot de Pierre Jourde. Renouant non sans brio avec la satire et le pamphlet politique d'un Swift et d'un Montesquieu, son humour acerbe n'épargne rien ni personne: les tenants d'un discours victimaire figé, la mauvaise conscience d'un tiers-mondisme ranci, l'aveuglement d'une partie de la gauche toujours prompte à «anathémiser» au nom d'un pseudo combat anti-raciste ou anti-fasciste, l'abandon des fondamentaux républicains et laïcs, etc... Le propos est souvent violent (d'aucuns diront outrancier) mais il est à la mesure de l'enjeu: recouvrir d'un voile pudique cette barbarie qui émerge dans les quartiers dits sensibles ou la dénoncer et la combattre.

Un bon amuse-gueule pour tous ceux qui ne connaîtraient pas encore l'oeuvre de Pierre Jourde. Ils pourront poursuivre avec la même délectation par la lecture de «Festins secrets»; le personnage de Zabanski, professeur désabusé et pétri de lucidité cynique, y tient un discours similaire.

★★★☆☆ - 14 avril 2007 - *La lame use le fourreau* - par Fabrice Sanchez

Bon, c'est décevant. Rien n'est plus lassant que la pensée unique, sinon la lutte contre la pensée unique. On s'attendait à une oeuvre de moraliste : les « jeunes » sont des crétiens qui donnent une idée de l'infini, la gauche étonnante de stupidité, la droite d'une démagogie sans nom, les fachos des fachos, les Français des beaufs. Que s'ouvre ainsi une commotion cérébrale, une béance du sens, une secousse nerveuse, un remède à la bienpensance : c'est un très long tract d'un sous-fifre de l'UMP, mi-scandalisé, mi-amusé qui n'ose même pas nommer son ministre des ministres. Donc pas raciste, pas une seconde, mais politiquement peu intéressant. Alors le cénacle de base dit « et le style ! ». Reste que le glacié de l'écriture, sa neutralité empoisonnée est parfois intéressante, l'humour y est de temps en temps, souvent une remarque est finement trouvée. Mais on aurait pu faire, mieux, plus drôle, plus méchant, moins politique. En somme, on peut franchement s'en dispenser. Mais il faut lire les incroyables « Festins secrets » (ou du reste ce même sujet est traité, et mieux) ou « L'Heure &

l'Ombre » du même Pierre Jourde : la nécrose de la lucidité, le bijou de la part d'ombre.

★★★★★ - 1 avril 2007 - *Sain et décapant* - par *Gunslinger*

Un petit livre sain, qui est plein d'humour, et qui nous sort de la bien-pensance moralisante de gauche sur les banlieues. Un livre à se procurer de toute urgence, un vrai bol d'oxygène!

Revue de presse

Ce que propose ici Jourde, en maître de l'ironie grinçante, et qui revient sur un thème déjà ancré dans son œuvre de romancier, c'est prêcher le faux pour faire sourdre le vrai, c'est mettre à la vue de tous à la fois la crasse des voyous qui n'en imposent que par le nombre et la force — les barbares — et l'aveuglement volontaire des bien-pensants qui n'osent pas stigmatiser le mal, ou simplement le dire, ce qui pour eux revient au même.

Bien sûr, encore, ce sont les mêmes que Pierre Jourde regarde et pointe du doigt nubien, mais est-ce la faute au commerçant zoulou ? n'est-ce pas plutôt celle des politiques qui ont permis cet état de fait et ce no-nubian's lands au cœur de la république, où des intégristes catholiques imposent le port de leurs chaussettes rituelles (pour les femmes, ben sûr aussi) et se considèrent racialement différents, eux-mêmes, avec un droit de parole refusé aux autres. Autant de questions pour la Nubie, petit miroir que Jourde nous tend...

Et si rire de l'autre c'est un peu rire de soi, alors Pierre Jourde nous offre de quoi remettre en cause nos certitudes.

Loïc Di Stefano, Boojum

Sur le modèle du conte philosophique, Jourde met en scène une république d'Afrique, la Nubie, qui a bien des difficultés avec sa population immigrée. Tous ces Belges, issus des territoires déshérités (et autrefois colonisés par les Nubiens) de la Flandre et de la Wallonie, catholiques fervents, peinent à s'intégrer dans ce pays de tradition musulmane mais depuis longtemps laïcisé.

On aura compris: il suffit, à chaque terme, de remplacer Nubiens par Français et Belges par Arabes. C'est amusant cinq minutes mais très vite le malaise gagne, puis le dégoût. Jourde promène le regard d'un voyageur en cet étrange pays où les jeunes Belges font régner la terreur, incendient les banlieues, violent les filles, les obligent à se couvrir les jambes, revendiquent des droits et ignorent tout devoir. L'Etat, lui, leur octroie éducation et soins médicaux gratuits, et les accueille même comme citoyens. L'observateur s'étonne de la passivité des autorités et de la bourgeoisie nubienne, qui, à l'abri des nuisances, se complaisent dans la culpabilité.

Tout comme celui de Le Pen, le propos de Pierre Jourde révèle des dysfonctionnements réels de la société. Il les amalgame à des griefs plus personnels de type paranoïaque, prenant mécaniquement le contrepied de ce qu'il perçoit comme politiquement correct. Il a beau laisser entendre, dans sa fable laborieuse, que les auteurs de troubles ne sont qu'une minorité, on ne peut s'empêcher d'y percevoir des miasmes racistes.

Ce pamphlétaire habile se rend-il compte qu'il véhicule, sous couvert d'ironie, le discours réactionnaire le plus répandu, le plus primaire?

Isabelle Rüf, Le temps culture

Pierre Jourde - Carnets d'un voyageur zoulou dans les banlieues en feu

Ça y est, Pierre Jourde a franchi le pas. Il le tient, son écrit sulfureux, celui qui va définitivement lui attirer une authentique mauvaise réputation auprès des médias, de l'intelligentsia de gauche, des charitables consciences « Touche pas à mon pote ». Il l'a commis, le brûlot qu'on lui reprochera jusqu'au bout et qui va peut-être lui faire encourir, ô doux frisson, des problèmes dans son cursus honorum. Il l'a défectuée, son École des cadavres, in extremis trois mois avant Sarko, comme Céline ses pamphlets, deux ans avant Pétain.

Abandonnant la critique littéraire dans laquelle il excellait, il passe en effet à la satire sociale, avec ses ***Carnets d'un voyageur zoulou dans les banlieues en feu***. Hélas, ce morceau de bravoure sans estomac suit un parcours logique, tombant d'abord dans les talons avant d'aller se loger à l'endroit auquel est voué tout bol alimentaire.

Je n'ai pas envie de faire dans la dentelle à propos de ce texte. De toute manière, Jourde serait bien en peine de se sentir offusqué par les insultes que l'on pourrait proférer à l'encontre de sa prose, puisqu'elle ne lui appartient pas. Son opuscule n'est guère qu'un vaste montage, un laborieux enfilage de copier-coller, un best-off de commentaires journalistiques et d'opinions calibrées à dimension de crânes d'oeuf. Où résonne la voix authentique de Jourde dans ces cent pages ? Nulle part – parce que ses vérités majeures sont celles du premier venu. Et partout – pour la même raison. Le seul tour de force est d'avoir pu si habilement condenser la doxa et le corps de doctrine du sarkozisme ordinaire. On ne peut qu'applaudir à cette réussite totale. Un qui doit râler, c'est Finkielkraut, de s'être fait coiffer au poteau sur son propre champ de courses par un vulgaire prof de lettres... Mais cette cristallisation d'un état du discours français contemporain est l'unique « qualité » à concéder à ce livre.

Par un artifice littéraire classique, au XVIII^e siècle notamment, Jourde nous téléporte dans une République miroir de la sienne, où, pour maintenir l'ironie de l'ensemble, la perspective des problématiques sociales est renversée. De la sorte, Jourde se veut le Voltaire de son temps. Loin s'en faut, étant donné que l'équipée de ce Micromégas se mue en témoignage de Microminus.

Cette drolatique affabulation se déroule en Nubie, contrée africaine islamisée ayant toutes les difficultés du monde à gérer ses « jeunes » (lire : ses deuxième et troisième générations d'immigrés maghrébins) qui prennent le contrôle des banlieues, en font des zones de non-droit et y ravivent les formes les plus archaïques du conservatisme moral, de l'oppression de la femme, etc. N'omettons pas de mentionner que, selon l'optique en chiasme qui régit la machinerie, les minorités fauteuses de troubles sont composées de Belges, blonds bien bâtis, rougeauds aux yeux bleus, catholiques intégristes soucieux de garantir la pureté de leurs femelles en les contraignant au port des chaussettes de laine, sans quoi elles se voient automatiquement classées dans la catégorie des « grosses putes ».

Nul besoin d'être grand clerc pour rectifier, d'une brève torsion, la situation étudiée en creux dans cette « utopie ».

Évacuons d'abord un aspect déplaisant, mais relativement véniel en regard de la gravité d'autres interprétations : celui du choix des nationalités en présence. À l'instar de la multitude hexagonale bavarde dont il est issu, Jourde ignore tout du voisin limitrophe dont il pare les ressortissants des plus affligeants stéréotypes pour les prêter à ses « immigrés ». D'abord, si la Belgique voyait s'enfuir ses habitants « par millions », elle serait désertifiée à la vitesse de l'éclair... Et puis surtout, quand il prétend reproduire les paroles de deux Belges dans le métro, Jourde quitte les Philosophes des Lumières pour les spotlights du Café théâtre, en leur mettant à la bouche cet ésotérique charabia bruxellois, tout de sonores « krrr krrr », d'euphémiques finales en -ke et de grassouillets « allèï allèï » qui font rigoler les Français, irrémédiable bon public dont le sens de l'humour n'a apparemment pas

évolué d'un iota depuis la Grande Guerre. Bien sûr, s'il compte promouvoir le fruit de ses réflexions en librairie avec de grotesques chaussures rouges, une salopette en jeans, une permanente de clown et l'index en l'air, je pardonnerai volontiers à Jourde cette erreur d'appréciation, si désagréablement réductrice. Mais j'incline plutôt à croire que, s'il a pris les Belges, coqs wallons ou Flamands roses, en guise de peuple migrateur, c'est par commodité, partant par lâcheté. Pour ne pas avoir à projeter, même en imagination, des Français dans un pays d'Afrique. Je m'interroge quant à cette façon de biseauter la Psyché de son uchronie. Pourquoi ne pas avoir implanté ses propres congénères dans cet équivalent tropical ? Je serais heureux qu'il me l'explique, après avoir au préalable potassé ne fût-ce qu'un Quesais-je ? sur la Belgique.

Enfin... Ne lui demandons pas un surcroît d'efforts, il devra en fournir de plus considérables pour dépasser quelque peu la barre à laquelle il a placé sa dernière parution. Car la rédaction de ce libelle n'a guère dû lui prendre beaucoup d'énergie ni mobiliser trop de neurones. Il lui a simplement suffi, comme indiqué supra, de compiler des avis ready-made tels qu'il en foisonne dans la presse, lors des émissions du maître à penser Guillaume Durand ou dans les meetings du Chevalier de Villiers, pour boulonner son chef-d'oeuvre avec des « or », des « donc » et des « c'est pourquoi ». Les rares fois où il s'immisce dans ce florilège, et encore sous la couarde rhétorique de la question oratoire, Jourde oriente son « récit » vers les idées qu'il veut instiller dans les mentalités où – prêche pour convertis – elles ont déjà été fermement enracinées par ses pairs, les scribouillards dans le vent de l'écumante République laïque. Ainsi, page 18, après avoir exposé qu'en Nubie le vocable « jeune » servait, par hypocrisie et correction politique, à masquer une autre réalité sociologique, Jourde glose-t-il :

Le voyageur ne s'y retrouve plus lorsqu'il entend l'expression : jeune des quartiers sensibles. Une sensibilité particulière porte-t-elle au viol ? Lynche-t-on les homosexuels par délicatesse ? Par susceptibilité ?

Jourde connaît mieux que moi, j'en suis sûr, la dénomination philologique précise du glissement sémantique qu'il opère entre « sensible » et « sensibilité ». Quoi qu'il en soit, en langage humain, une telle extension se traduit par « mauvaise foi ». Elle s'avère surprenante venant d'un spécialiste des mots, d'un dénicheur patenté de lourdeurs stylistiques chez ses confrères.

Je suis d'accord avec Jourde pour dire que le jargon définissant les rapports avec l'altérité, les communautarismes ou les faits de délinquance, est sans doute biaisé en France par un pesant héritage, dicté, en partie, par des années de martèlement antiraciste et de tolérance forcenée. Il oublie cependant que cette politically correctness ne s'applique pas qu'aux jugements « ethniques », mais également à la sphère du travail, aux handicapés, au vocabulaire médical, à la vie privée, etc. Elle entre dans une spirale de consommation conjuguée à un juridisme galopant qui déborde des cadres mentaux de Jourde et qui pèserait trop sur ses frêles épaules s'il se mettait en charge de l'ébranler dans ses fondements.

On éprouve beaucoup de mal à suivre le raisonnement de Jourde dès qu'il se mêle de poser une adéquation, très malaisément tenable, entre la soi-disant «hypocrisie langagière» qu'il dénonce, son concept flou de « jeune », et les notions de « crime » et d'« origine » de son auteur :

Il ressort du langage des Nubiens [lire : Français] que, si l'on doit qualifier l'auteur d'un délit ou d'un crime, ce pourra être en rapport avec la jeunesse de son auteur, la sensibilité de son quartier, mais jamais avec sa belgitude. La jeunesse et l'habitat peuvent pousser au crime, la belgitude n'a pour effet que de rendre victime celui qui en est affecté. Les jeunes l'ont d'ailleurs parfaitement compris, qui se réclament de ce statut de victimes, pour l'opposer

légitimement à toute espèce d'autorité. (Page 19)

Révolution dans les sciences humaines ! Jourde réhabilite le criminel-né de la fin du XIXe, à la différence près que lui ne palpe pas les pariétaux mais examine le profil identitaire revendiqué. Profil parfaitement indiscernable car que recouvre sa « belgitude » ? La maghrébinitude ? L'islamitude ? L'arabitude ? La rapidité ? La casquette renversitude ? La tout-ce-que-je-crois-savoir-des-fils-du-Coranitude ? Que ce Lumbroso en herbe nous éclaire !

Puis il soutient, goguenard :

Quels sont les auteurs de ces actes [de vandalisme et de déprédation] ? Les statistiques policières et judiciaires sont formelles : des Nubiens [lire : Français], en très grande majorité. Il est d'ailleurs interdit de se livrer à des recherches sur l'origine ethnique des délinquants. Ce serait, en effet, du racisme et de la stigmatisation de toute une population.(Page 19)

Jourde s'empêtre à cautionner le plus borné et le plus abject des scientismes. Ok, Pierrot, les Arabes sont biologiquement programmés à devenir des casseurs. Et maintenant, on cherche dans l'ADN des Gaulois s'ils ont le gène de la grande gueule, comme les trois quarts du globe s'en persuadent empiriquement depuis des décennies ? Quel cheminement peut pousser un intellectuel à s'appuyer sur (l'aphorisme est de Fabre-Luce) « cette forme la plus élaborée du mensonge » que sont les statistiques, plutôt que sur le facteur humain, la nuance, la finesse d'esprit ? Gageons qu'avec ces conceptions, les futurs classiques du génie français seront écrites sous Excell et non plus en Word...

Ceci étant, Jourde le montre, il a soif d'exacitude. D'accord. Alors, plongeons-nous dans son délicat chapitre « La quatrième cataracte », consacré aux événements qui provoquèrent les émeutes de l'automne 2005. Laissons s'écouler les eaux fertiles de son Nil verbal, avant qu'il se change en sang :

Une nuit, dans la grande banlieue nord-est de Méroé, le bruit de l'arrivée imminente de la police se répand parmi un groupe de jeunes qui vauquaient tranquillement à leurs occupations dans la rue ou visitaient un chantier. Ils se dispersent en courant. Terrorisés, deux d'entre eux escaladent les grilles barbelées qui barrent l'accès au Nil au-dessus de 2 p.19.3 p.19 la quatrième cataracte. Partout, des panneaux interdisent l'entrée et signalent le danger. Les jeunes se jettent dans le Nil, espérant ainsi échapper à l'attention des forces de l'ordre. Hélas, précipités dans la quatrième cataracte, ils s'y noient.

[Suit le récit des émeutes et de la réaction, comme d'habitude inutile, des politiques]

Les deux jeunes qui s'étaient jetés dans le Nil ont été considérés comme des victimes. Cela peut interloquer l'étranger qui connaît mal la Nubie. Avaient-ils des raisons d'être à ce point effrayés par l'arrivée de la police ? On l'ignore encore, tant sont grandes en Nubie la clarté et la franchise qui entourent bien souvent ce genre d'affaire. Toujours est-il que ces jeunes se sont d'eux-mêmes précipités dans un lieu interdit et signalé comme dangereux. D'une certaine manière, on pourrait les tenir pour les premiers responsables de leur propre mort. Or, en Nubie, une telle hypothèse n'est pas envisageable. (pages 31-32)

Je viens, Monsieur Jourde, de retranscrire vos phrases et, arrivé au bout du paragraphe, je me demande comment il ne vous est pas monté la nausée en les sortant de votre for intérieur ; comment vous avez pu, sans vergogne, les encren sur une page blanche, en vous pouléchant d'avance les babines à la pensée de l'éditeur établi qui aurait l'audace de publier cette quintessence.

J'ignore comme vous ce que ces « jeunes » avaient à cacher, ce qui les a incités à fuir devant les

forces de l'ordre. Je n'ai pas l'impudence de me mettre dans la peau de qui que ce soit, agneau ou voyou, pour motiver ou justifier ce mouvement de panique. Par contre, je trouve immondes vos sous-entendus gros comme des maisons (eh oui, vous êtes capable d'une telle originalité) lorsque vous semblez imputer le décès de ces enfants à leur mépris des panneaux, et par là remettre en cause leur statut objectif de victimes. Pour peu, vous nous feriez gober que ces deux présumés coupables se sont suicidés parce qu'ils ne savaient pas lire une signalétique de chantier et qu'ils avaient peur que, au terme d'une garde à vue, les cognes révèlent leur analphabétisme au grand jour...

Jamais vous ne parlez de l'attitude pacificatrice des parents, de leurs appels (vains mais dignes) au calme. Avez-vous d'ailleurs eu le cran de leur adresser un SP de vos Carnets ? Peut-être en tireriez-vous le juteux bénéfice d'une Fatwa, comme votre alter ego en philosophie Redeker, qui a connu la trouille et des conditions extrêmes (subsister tous volets clos et le téléphone débranché pendant deux mois) avant d'oser revenir rôder dans un studio de télé. Je sais pour ma part que, si un plumitif se permettait d'ébaucher de si facétieuses sordidités au sujet la mort d'un des miens, je viendrais en personne vider avec lui le pus de cet abcès efflorescent.

Certes, vous allez agiter les mains, secouer la tête et resservir votre théorie de l'injuste concurrence des victimes, en vous retranchant derrière votre rôle innocent de comparatiste des traitements de faveur et de défaveur. Je vous entends déjà rétorquer : « C'est vrai, quoi, je parle, moi et personne d'autre, du Juif torturé à mort ; des filles immigrées violées par les leurs ; de la jeune fille immigrée brûlée à 70% dans un bus incendié par d'autres jeunes immigrés. C'est pas de l'impartialité, ça ? » Non, cela n'est pas de l'impartialité. Ce sont des alibis de convenance au polémiste qui grappille auprès des médias (dont vous vous lamentez qu'ils soient si formatés et asservis, mais auxquels vous recourez sans cesse) ce qui apporte de la farine à son moulin. Vos diatribes retorses sur la discrimination des victimes, sur la xénophobie à l'égard de l'ethnie d'accueil, sur les petites frappes, valent les billets d'humeur de la crème des journaux d'extrême droite. Au moins ce genre de presse a-t-elle le culot de ne pas camoufler, derrière de biscornues et cauteleuses métanarrations, ce qu'elle fustige et (pages 31-32). d'assumer, avec le cortège d'aberrations, d'outrances, d'erreurs et d'obscénités que cela suppose, une forme de radicalité à l'encontre du pouvoir.

Vous, vous jouez sournoisement le jeu du pouvoir, tout en feignant de mener votre subversion en cavalier seul. Votre texte suinte la confiance dans le modèle de société qui est la vôtre (celle de la République, mais surtout celle du Développement, de la Croissance, du Progrès) et que viendrait saboter une tribu d'ingrats basanés, fanatiques, barbares, voleurs, lapideurs, lyncheurs, violeurs, antisémites, lâches n'agissant qu'en meute, insultants, vandales, « petits dieux » fétichistes de leur mère et de leur religion, tabasseurs d'éducateurs et d'ados blancs bien propres sur eux, pollueurs, compulsifs de l'**expectoration, malintentionnés, manipulateurs, ataviquement irrespectueux, provocateurs, homophobes, hygiénistes, pyromanes, ultramachistes, pornophages, etc.** Mais leur péché suprême et impardonnable est de ne pas savoir estimer les bienfaits de la nation civilisée, au passé colonial altruiste, aimante, pétrie d'universalisme et de nobles idéaux, conciliante, hypertolérante, **qui leur ouvre les bras et leur tend ses mamelles.** « Écoles, autobus, usines et commerces représentent des moyens d'intégration. C'est leur existence qui fait que les banlieues nubiennes ne sont pas encore tout à fait des ghettos. »(Page 37), assurez-vous au lecteur, qui se croit un instant revenu aux phylactères radieux de Tintin au Pays des Soviets. Et plus loin, cet hymne au management des ressources humaines, autochtones ou immigrées :

Les jeunes qui tiennent les murs, dans les cités nubiennes, se plaignent du manque de travail. S'ils avaient du travail, tout irait mieux. Et, en effet, il y a là, contre les murs des cités, un tel concentré d'énergie, de goût de l'effort, de compétence et de sociabilité qu'on se demande ce que les chefs d'entreprise attendent. Il faut se mettre à la place de l'un de ces jeunes, de

ceux qui attaquent le bus et participent aux émeutes, par défaut d'emploi. On comprend son amertume. Depuis longtemps, son plan de carrière était tracé. Mû par le désir de sortir du ghetto, il a mis toutes les chances de son côté. Notamment à l'école. Il y a les laborieux, les fayots. Ce n'est pas son genre. Assiduité, discipline, travail, politesse : autant de choses dont il n'a pas eu besoin. Il a réussi à échouer en s'en passant. C'est un homme libre, il n'accepte aucune autorité et aucune règle. Qu'attendent donc les patrons nubiens pour l'embaucher ? Est-ce un réflexe anti-belge [lire : antiimmigré] qui pousse les chefs d'entreprise et les patrons de discothèque à rejeter les geubs [lire : beurs], ou la crainte de voir se renouveler des problèmes que certains geubs leur ont déjà posés ? [Je souligne]8 5 Cette liste, non exhaustive, se base sur le portrait, dressé au fil des pages, de cet être générique qu'est le « jeune ». Elle reflète la connaissance que Jourde prétend avoir du « beur », de ses coutumes, de sa religion. Mais sur ces sujets aussi, il y a de nombreuses défaillances. L'observation empirique, et plus encore l'embrouillamini ludique de sa narration, débouchent sur des aberrations telles que celle-ci : « C'est pourquoi [certains prêcheurs catholiques intégristes] se montrent intraitables avec le péché mortel de luxure. Dans le cas de l'homme infidèle, ils n'y vont pas de main morte : ils exigent une confession en bonne et due forme, et en pénitence au moins trois pater et deux ave. Pour la femme, ils se contentent d'une bonne crémation, seule manière de la purifier de la souillure. » Si Jourde file la métaphore catholique, il n'est pas pertinent de parler de la crémation comme châtiment ; s'il compte parodier l'islam, qu'il sache que la confession n'y est pas pratiquée. Alors, qu'est-ce à dire au juste ? Que tente-t-il de nous expliquer, si ce n'est une chose dont il espère que nous soyons déjà persuadés : la fondamentale sauvagerie de l'« immigré » ?6 Soulignons à ce propos que la référence à « la jeune fille brûlée à 70% » dans un bus est aussi indécente que la réécriture de la mort des deux « jeunes » électrocutés : elle n'intéresse Jourde et n'a de valeur pour lui que dans la mesure où elle était diplômée et constituait un véritable « potentiel » qui aurait été profitable à l'embauche de son pays qui va si mal...(page.48).

Que voilà un syllogisme superbement filé, et dont les prémisses nous portent vers une conclusion dont serait capable le plus décérébré des **sorteurs** !

Le désarroi que vous manifestez vis-à-vis de l'oisiveté délétère à laquelle sont livrés les « jeunes » rejoint votre incompréhension face à cet étonnant processus historique : « [Les immigrés de la première génération] ont nettoyé les rues, ramassé les poubelles, bitumé les routes, construit les maisons et monté les voitures à la chaîne. On pouvait espérer qu'avec la prospérité, l'éducation, les Nubiens de la deuxième génération accompliraient à leur tour leur ascension sociale. »(Page 14) Le cynisme atteint son comble, rien que par l'usage (maladroit ? voulu ?) de cet « à leur tour » dans votre deuxième phrase. Ainsi, ramasser les ordures ou balayer les trottoirs d'un pays développé est, d'après vous, un indice d'élévation sur l'échelle de la dignité ? Et les « petits mâles » devraient prendre exemple sur leurs pères pour gentiment se plier aux attentes du système qui a exploité la main d'oeuvre que constituaient ces premiers ? De qui faut-il être le fils pour s'autoriser de pareilles divagations ? Délaissez un moment votre chouchou Arouet, fermez votre téléviseur, désabonnez-vous de Détective et ouvrez donc une histoire de l'immigration, pour découvrir sur quels besoins réels elle était basée et de quelle propagande elle a usé pour attirer ses mineurs et ses ouvriers vers l'El Dorado rutilant des terrils et des usines. Après, nous reparlerons des enfants des enfants des enfants, et de la saine émulation qui règne dans les entreprises où il s'agit, selon vous, de les mettre aujourd'hui au taf pour qu'ils s'épanouissent.

Le tableau que vous brossez des banlieues relève de l'apocalypse et de l'amalgame. Vous y extrapolez des actes qui peuvent être commis par n'importe quelle racaille, de souche ou importée, afin d'aboutir

au triptyque boschien d'une sauvagerie généralisée :

*Les territoires invisibles sont, dans le pays nubien, des régions qui tendent insensiblement [l'emploi de cet adverbe est incongru, vu ce qui va suivre] à revenir à la barbarie. Ce n'est pas seulement que la loi de la république nubienne n'y a plus cours. Il s'agit d'abord d'une barbarie au sens corporel du terme : violence aveugle, inhumanité, cruauté. On [tiens, ici, nous passons au pronom indéfini. Ce n'est pas très scientifique, tout ça] attaque pour tuer. On jette des plaques de métal du haut des immeubles. On se met à trente pour massacrer sa victime. Une douzaine de gamins entre dix et treize ans harcèlent une petite vieille dans la rue, même pas pour l'argent, juste pour le plaisir. On enlève des Juifs et on les torture à mort. On torture aussi, à la lampe à souder, comme **au joli temps de la Gestapo**, d'autres petits truands avec lesquels on se trouve en conflit. Des balles volent ici et là, qui tuent des enfants. On nourrit des molosses, machines à tuer qui massacrent ou défigurent, surtout des enfants. On poignarde pour une cigarette refusée. On lynche des pères de famille, des jeunes gens ou des hommes âgés, pour un reproche, pour un regard, pour rien. On lapide des bébés dans les bras de leur mère. Le feu remporte en général un grand succès : on brûle vive des adolescentes. On enflamme des handicapées. On carbonise les bus, avec passagers. On grille des homosexuels. Pour se venger d'un vigile, on lui met le feu, et on le transforme en torche vivante. Il reste défiguré. Les journaux nubiens se remplissent tranquillement de ces faits divers. Les jeunes, quant à eux, se réclament de cette barbarie, et s'intitulent eux-mêmes fièrement barbares. (pages 78-79)*

Monsieur Jourde, un conseil : déménagez dare-dare sur la Bande de Gaza, vous vous y sentirez plus en sécurité qu'au Coeur des Ténèbres que vous nous dépeignez.

Dans l'ultime chapitre, point d'orgue de votre opus magnus, sont annoncées des « solutions ». On s'en doute, le cynisme est de mise également, au premier chef quand vous énumérez le « saupoudrage charitable » auquel s'adonne magnanimement la République et dont les « jeunes » se moquent comme d'une guigne (« la quasi-gratuité des soins, la gratuité de l'éducation, les allocations familiales, [...] les efforts de réhabilitation architecturale de certains quartiers de banlieue, les bas prix et la densité du réseau de transports »).(page 103) Permettez que je n'émette pas d'avis sur les munificentes infrastructures sociales de votre pays ; je risquerai de sombrer dans les mêmes écueils que vous lorsque vous caricaturez le mien.

Par contre, je me pencherai sur vos sarcasmes quant à la formation des « jeunes » et leur accès à des emplois valorisants :

Mais ils ont du mal à accepter la médiocrité des tels postes [précaires, à salaires modestes], qui ne correspondent pas à l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, et dont les salaires ne répondent pas à leurs besoins en matière de consommation. On les comprend. N'importe qui vaut mieux que ce genre d'emploi. Il ne s'agit pas, en outre, de créer des ghettos dans le monde du travail. La véritable solution consisterait à proposer à ces jeunes des professions hautement qualifiées, dotées d'un salaire élevé. Reste à savoir comment parvenir à un tel résultat.(page 104)

Vous avancez ensuite, toujours selon le contresens qui préside à votre démonstration, qu'il faut décerner à tous les « jeunes » des diplômes, des agrégations, des titres de docteur, etc., et vous articulez votre solution à un rappel de l'exception nubienne (lire : française) qui consiste à se résigner à ce que ses citoyens exigent des droits plutôt qu'ils n'exercent leurs devoirs.

Ce n'est pas à vous que je vais assener une leçon sur le fonctionnement de cette institution qu'est l'Université ; vous en avez brillamment démonté les rouages grippés et les ridicules, notamment dans un article du Monde diplomatique que naguère je soumettais comme analyse-modèle à mes étudiants. Ce n'est pas à vous, qui avez apparemment été enseignant dans des lycées hautement « sensibles », que je vais réclamer un bilan du système scolaire français actuel. Je voudrais juste savoir ce que vous proposez réellement, en lieu et place de la dérobade qui clôture votre ouvrage, soit une pantomime pédagogique devant laquelle ceux qui se sont un tant soi peu intéressés à votre parcours, savent que vous n'y insufflez aucune foi.

Si d'aventure vous nous avez baladés dans le zoo métaphorique de cette zone de nondroit, de ces territoires occupés qu'est devenue, à vous lire, une moitié de la France, pour déboucher sur le constat que ce qui a été réalisé jusqu'ici, c'est du vent, du blabla, de la parlotte, des foutaises, eh bien, désolé de vous l'apprendre, c'est une fort faible et misérable conclusion.

Par son manque d'envergure, votre livre n'est pas un pavé dans la mare qui remuerait le limon poisseux, mais tellement salutaire à sonder, des véritables questions. Il n'est qu'une bulle supplémentaire qui vient lamentablement crever à la surface du sacro-saint Débat ; il ne sert qu'à illustrer votre position, cabrée, devant un phénomène qui vous dépasse, dans la mesure où vous n'en envisagez qu'un angle d'approche exclusif : celui du choc des civilisations ramené aux dimensions d'une ZEP. Dans cette triste épopée, vous donnez l'image d'un Pangloss en négatif, allant répétant que « Tout est pour le 13 p.103.14 p.104.

moins bien dans le pire des mondes possibles » et qui, si on lui quémande un semblant de remède, esquisse un geste d'impuissance et fait grise mine sous son chapeau pointu. Mais il se peut que je n'aie pas perçu le sens de votre démarche, que je vous prête des intentions qui ne sont absolument pas vôtres, et que je sois dépourvu de subtilité. Sachez en tout cas que vos Carnets sont indéfendables par l'argument de l'ironie. De deux choses l'une : soit vous n'avez pas utilisé assez de moyens pour railler le discours ambiant, que donc vous avalisez en le rendant si déchiffrable, si synthétiquement assimilable ; soit vous avez déployé trop d'effets, et personne ne vous tiendra compagnie sur le 150e degré d'« humour » où vous vous situez. Dans les deux cas, c'est un échec. N'est pas Swift qui veut. J'ai pris le parti, et le pari, de vous prendre au sérieux.

Votre franc-parler vous a habitué à vous contracter de solides inimitiés, et vous escomptiez que le scandale de votre apologue vous permettrait de renouveler cette enivrante expérience. L'inquiétant, cette fois, n'est pas que vous allez déplaire à une infime partie de vos lecteurs ; c'est que vous allez remporter les suffrages et les éloges de tous les autres.

Frédéric SAENEN